

Aussi l'intérêt dramatique manque totalement à la pièce, et M. Scribe, avec toutes les invraisemblances de ses fables, l'excite plus vivement, que l'arrangeur italien n'est parvenu à le faire avec des éléments empruntés au drame le plus émouvant de Corneille.

Toutes ces scènes qui se suivent sans s'amener réciproquement ont un caractère de sérieux sans passions humaines qui implique dans la musique une monotonie et une sévérité difficile à faire goûter, pendant quatre actes, au public de notre temps. Il aurait fallu un génie du premier ordre pour se soutenir constamment à la hauteur religieuse qui doit régner dans toute la pièce, et il est probable que si les yeux n'étaient, par instant, vivement occupés, les oreilles ne pourraient pas suivre jusqu'au bout la musique du maestro, malgré les beautés réelles qu'elle renferme. Nous ne pouvons pas encore laisser passer le livret sans signaler une combinaison qui a paru sans doute fort adroite et surtout fort économique à M. Scribe, c'est l'enchassement fréquent d'un ou de plusieurs vers de Corneille dans le *nescio quid*, qui constitue la langue poétique du vaudevilliste académicien. Pour un esprit tant soit peu littéraire, le style de Corneille entremêlé à l'idiôme des opéras de M. Scribe, c'est comme serait, pour une oreille musicale, un duo concertant entre le violoncelle de notre excellent George Hainl et une serinette du Pont-Neuf.

L'ouverture commence par une mélodie touchante et merveilleusement appropriée au sujet ; c'est, à notre avis, une des bonnes idées de l'ouvrage. Le chœur des chrétiens dans les catacombes et celui des femmes païennes adressé à la reine des ombres, sont aussi d'un beau caractère ; les récitatifs sont insignifiants ; l'air de Pauline : *Qu'ici ta main glacée*, serait à peu près de nul effet, s'il était chanté avec moins de perfection. Au deuxième acte, la musique s'efface entièrement derrière les décorations ; elle est pompeusement vulgaire ; le morceau : *Sévère existe*, que Madame Miro fait toujours applaudir, est joli en lui-même, mais horriblement déplacé, et choquant dans la situation ; l'air de Félix : *Livrons, livrons aux flammes*, nous a paru d'une enflure grotesque. Les beautés de la pièce ne se présentent qu'aux deux derniers actes, au troisième surtout. Le duo entre Sévère et Pauline est agréable, et tout le rôle de Polyeucte se soutient jusqu'à la fin à la hauteur religieuse du sujet. En somme, malgré des parties d'un mérite très élevé, ce n'est point là une œuvre de premier ordre, les morceaux les plus remarquables n'atteignent jamais ce degré de puissance qui enlève, leur originalité est toujours contestable, les redites et les passages vulgaires sont fréquents. L'abondant compositeur qui nous donne coup sur coup tant de partitions nouvelles pourrait, à défaut de la verve originale qui n'arrive